

Reprise du ballet "Giselle" à la salle Roudaki

TIBOR PUSZTAI MENE LA DANSE



Ne serait-ce que par la remarquable interprétation à l'orchestre, on peut dire que la reprise cette saison à la salle Roudaki de Téhéran du fameux ballet "Giselle", est une charmante réussite et paraît de très bon augure pour les prochains spectacles de la Compagnie du ballet national iranien, que dirige désormais Ali Pourfarrokh.

Cette étonnante réussite à l'orchestre, vu le niveau des musiciens de l'Opéra - ou, en tout cas, vu le niveau auquel on nous avait habitué - on le doit à l'arrivée discrète du chef d'origine hongroise Tibor Pusztai, qui, sans crier gare, a donné la preuve irréfutable cette semaine que cet orchestre-là, si décrié jusqu'ici, eh! bien, il était capable du meilleur.

UN DIALOGUE FRUCTUEUX

Parce que cette direction de la partition d'Adam, qui est loin d'être un chef-d'oeuvre, lui a donné un souffle qu'aucun chef jusqu'ici à Téhéran n'avait su trouver. Tout est judicieusement mis en relief, sans la moindre complaisance dans les facilités du romantisme, avec juste ce qu'il faut de "sentiments", avec une délicate sensibilité, une souplesse du phrasé unique, une respiration idéale quand il s'agit de faire dialoguer fructueusement la partition avec les danseurs. Car Tibor Pusztai, irréprochable musicien, intelligent chef d'orchestre, authentique cerveau communiquant aussi bien avec l'ensemble de l'oeuvre qu'avec chacun des interprètes, semble être en même temps un génial "metteur en scène" du ballet, en ce sens précis qu'il prodigue une scrupuleuse attention à chacun des danseurs dans ses relations les plus vraies avec la musique.

Avec quelle classe et quelle

Hayd
John

On ne peut que se réjouir du choix d'Ali Pourfarrokh au pupitre de l'orchestre de l'Opéra pour les représentations de ballets et l'en féliciter.

UNE RIGUEUR INESPEREE

Mais là ne s'arrête pas le changement: la troupe entière de ce corps de ballet en partie renouvelé semble avoir acquis (tout au moins pour la représentation de samedi soir) un sérieux et une discipline qu'on n'osait presque plus espérer. Peut-être que pour cette reprise de "Giselle", dans l'ensemble, la troupe iranienne manquait d'enthousiasme et d'inspiration, peut-être que ces évolutions ont été parfois un peu trop sages et neutres, mais il reste que le travail a changé, que la rigueur est maintenant de la



Haydéh Tchanguizian ("Giselle") et John Prinx au deuxième Acte.

partie et que les fantaisies navrantes de naguère ont été pour la plupart reléguées dans les coulisses. C'est un bon point inestimable pour Ali Pourfarrokh.

Haydéh Tchanguizian, la meilleure ballerine iranienne de la troupe de Roudaki, a fait une bonne rentrée cette saison avec le rôle de "Giselle".

Peut-être pouvait-on s'attendre à mieux de sa part, on n'a pas reconnu en Haydéh Tchanguizian la souplesse raffinée de naguère, ni cette inspiration merveilleuse qui personnalisait si bien ses évolutions. Il est vrai que "Giselle" touche à la pantomime et que ce n'est pas véritablement une explosion de lyrisme chorégraphique, "la mort de Giselle" n'étant pas du tout "la mort du Cygne." Mais enfin, si Haydéh Tchanguizian s'est montrée belle comédienne, il était un peu

difficile d'imaginer l'excellente ballerine qu'elle avait été dans les ballets antérieurs.

UNE BALLERINE HUMAINE

Cependant, Haydéh Tchanguizian a gardé cette élégance et cette intelligence du geste qui la place encore à la tête des ballerines iraniennes de la troupe. Son entente émue avec son partenaire en a fait une Giselle vivante, touchante, palpitante de tendresse et de naturel. Ce n'était pas de la très grande danse, mais c'était une très humaine interprétation.

Dans le rôle du comte Albrecht, le danseur américain John Prinx a été élégant et discret. Avantage par un physique quasi idéal pour le rôle, John Prinx a puisé dans la sobriété une inspiration précise, intelligente, colorée et authentique. Aucune outrance,



Garet Saghabachi et Djamchid Saghabachi dans le Pas de deux du premier Acte.

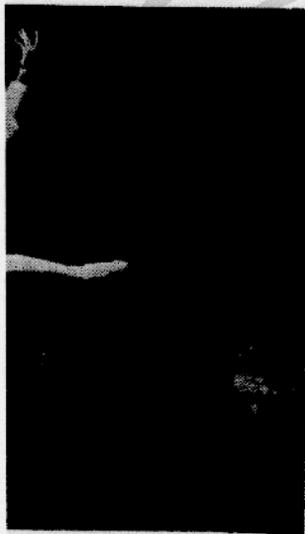
le") et

difficile d'imaginer l'excellente ballerine qu'elle avait été dans les ballets antérieurs.

UNE BALLERINE HUMAINE

Cependant, Haydéh Tchanguzian a gardé cette élégance et cette intelligence du geste qui la place encore à la tête des ballerines iraniennes de la troupe. Son entente émue avec son partenaire en a fait une Giselle vivante, réelle, palpitante de tendresse et de naturel. Ce n'était pas de la très grande danse, mais c'était une très humaine interprétation.

Dans le rôle du comte Albrecht, le danseur américain John Frinz a été élégant et discret. Avantage par un physique quasi idéal pour le rôle, John Frinz a puisé dans la sobriété une inspiration précise, intelligente, colorée et authentique. Aucune outrance,



amchid du pre-

aucune virtuosité gratuite, une technique remarquable et toujours lyrique, une émotion judicieuse et raffinée. Ses évolutions avec Haydéh Tchanguzian ont donné à ce couple touchant (et qui faisait oublier la mièvrerie du ballet) un saveur romantique toute feutrée de recueillement.

Janet Popeleski, dans "la reine des Willis, a manifestement manqué d'élégance, et si le rôle exige de la sévérité, voire de la raideur (mais est-ce certain?). La ballerine aurait pu se nourrir cependant aux sources d'un lyrisme indispensable pour ce ballet on ne peut plus romantique.

MARGARET SAGHABACHI

On a regretté le retour empâté de Avak Abrahamian (Hilarion) mais on a apprécié le Pas de deux de Margaret Saghabachi avec Djamchid Saghabachi. Cette ballerine semble être encore meilleure que l'an dernier: discipline magnifique, port d'une extrême élégance et d'une lumineuse rigueur, inspiration, souplesse, raffinement des évolutions. C'est elle qui devait danser "Giselle" le lendemain, et il est clair que l'interprétation qu'elle a dû en donner a été d'un lyrisme d'un étonnant classicisme.

Djamchid Saghabachi a été égal à lui-même, sans plus. On attendait des progrès: il est revenu sage, un peu gras, comme installé dans un métier auquel il s'applique sans enthousiasme débordant. C'est bien; il manque la grande classe.

Les décors n'ont pas changé; ils sont très corrects. Mais peut-être que quelque chose de tout à fait nouveau dépoussièrerait ce ballet. Il y a belle lurette que cette forêt sous la lune n'impressionne plus grand monde. On a aimé le tableau final du premier Acte, semblant issu d'une vision de Le Nain.

Michel Sourrouille

it
e,
e
à
S
r
u
e
e
r
e
f
i
s
i
e
e
l

que le travail a changé, que la rigueur est maintenant de la

guizian s'est montrée belle comédienne, il était un peu

intelligente, colorée et authentique. Aucune outrance,



Margaret Saghabachi et Djamchid Saghabachi dans le Pas de deux du premier Acte.